par le simple mot de *pietas*, M. MARTIN précise que replacer ce texte dans l'ensemble de l'œuvre d'Alcuin permet de mettre en relief ce terme de *pietas*. Mais l'opposition des ténèbres et de la lumière paraît significative.

La discussion s'engage ensuite sur le coucou des quatre derniers vers. M. J. CHOMARAT se demandant s'il ne devient pas une figure du Christ (ou même du Saint-Esprit, précise M. MARTIN), M. J. FONTAINE ajoute que derrière le coucou il y a l'oiseau Phénix de Lactance dont tous les oiseaux viennent acclamer la résurrection, ce que souligne l'anaphore de *tu*. Ce symbolisme a été récupéré par les Chrétiens dès le IV^e^ siècle. M. POIRIER rapproche le vers 52 de l'appel qui termine l'*Apocalypse*, ce qui confirme le glissement vers un sens christique grâce au Phénix.

M. P. FLOBERT suggère un niveau séculier d'interprétation par le rapprochement avec les mosaïques des quatre saisons, extrêmement fréquentes, et qui comportent des portraits du printemps et de l'hiver, ainsi qu'avec les représentations romanes des signes du zodiaque. Il souligne que des allusions à des fêtes folkloriques du printemps se rencontrent également dans les sermons de saint Césaire contre les chansons obscènes que l'on chante au printemps en faisant des rondes, ainsi que dans la poésie lyrique médiévale. Comme il conclut qu'il ne lui semble pas nécessaire d'aller du côté germain, M. MARTIN précise que l'aspect germanique réside dans le fait que les fêtes hivernales se déroulent dans des cavernes (*in antris*).

M. P. DE CARVALHO voit une autre réminiscence virgilienne : le défilé des bergers qui viennent déplorer la mort de Daphnis dans la cinquième *Bucolique*. Comme il suggère qu'*antris* renverrait alors aux enfers, le poème précédent évoquant la mort du coucou, M. MARTIN précise qu'il s'agit non d'une mort mais plutôt d'une disparition dont le responsable est Bacchus, figure du Diable.

À M^me^ M. DULAEY qui assure n'avoir jamais vu trace du coucou dans le bestiaire gréco-romain, M. MARTIN précise qu'il apparaît chez Ausone, où son chant exprime la dérision, ainsi qu'au livre XVIII de Pline l'Ancien.

M. A. MICHEL remarque que le poème peut être lu à plusieurs niveaux, dont l'un est celui du paysan; dans ce poème joyeux, l'oiseau qui apparaît et disparaît avec le printemps peut n'être pas trop sérieux. M. MARTIN rappelle qu'Alcuin était un bon vivant chez qui l'on peut trouver des aspects de parodie.

M. H. ZENHACKER souligne la richesse et la densité de ce poème. Il voit dans le début une sorte de leurre virgilien, mais les bergers descendent non pour la transhumance mais pour la réunion en bas de la vallée; peut-être sont-ils debout dans un pré et le chef sur un siège élevé sous l'arbre : celui-ci constitue un lieu de rassemblement exalté au mois de mai. Par ailleurs il se dit moins sensible à la valeur religieuse qu'à l'exaltation de la fécondité et de la richesse de la terre, à quoi s'ajoute une dimension politique : la célébration de la *felicitas temporum* de Charlemagne.

Le P. TESTARD suggère que derrière la forme apparemment liturgique de la fin il y a peut-être simplement la célébration d'un cycle saisonnier. M. J. FONTAINE précise que l'assimilation très courante du soleil au Christ et de la lune à l'Église fait du retour du soleil un signe journalier de la résurrection du Christ.

VI.

SÉANCE DU SAMEDI 11 JUIN 1994

Président : M. P. POUTHIER

En ouverture de séance, le Président annonce le décès de M. J. ANDRÉ, membre très fidèle de la Société et d'une autorité que ses études faisaient paraître toujours

plus évidente, à la veille de ses quatre-vingt-quatre ans. Il donne la parole à M. P. FLOBERT pour lui rendre hommage.

M. P. FLOBERT rappelle que M. J. ANDRÉ, né en 1910 dans un foyer d'instituteurs de l'Ain et resté provincial jusqu'à son élection en 1953 à l'École Pratique des Hautes Études, en a gardé une absence de souplesse qui lui a nui dans sa carrière. Le savant laisse derrière lui 35 livres, environ 200 articles et plus de 650 comptes rendus. Il est l'auteur de 22 éditions, traductions et commentaires parmi lesquels les onze livres botaniques de Pline dans la C.U.F., un autre en collaboration avec A. ROUVERET sur les gemmes et trois ouvrages d'Ovide. Il a aussi édité Apicius et publié deux livres d'Isidore de Séville. Sa thèse sur les termes de couleurs publiée en 1948 a constitué la base de sa recherche sur les ouvrages techniques, les animaux et la botanique mais le patronage de J. MAROUZEAU lui donne une orientation plus stylistique, manifestée par un lexique de Pline et des notes de lexicographie botanique grecque, un vocabulaire latin de l'anatomie pourvu d'une synthèse essentielle, son livre *Être médecin à Rome* ainsi que des contributions plus proprement linguistiques. Professeur à Saint-Étienne puis à Aix et à l'École Pratique des Hautes Études et enfin à Nanterre de 1965 à 1970, il était très fier d'avoir formé autant d'élèves et éveillé tant de vocations de latinistes et de grammairiens. Sa droiture aboutissant à une certaine raideur et réserve provinciale, sa fermeté allant jusqu'à l'entêtement, sa sensibilité conduisant à la susceptibilité faisaient de ce fanatique de sport, de vitesse et de Napoléon I[er] un homme fidèle et exigeant en amitié.

L'Administrateur, M. A. MICHEL, s'associe à ce qui vient d'être dit avec tant d'amitié et de sensibilité et tient à exprimer la peine et la fidélité de tous. Il donne ensuite la parole au premier orateur.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. M. FORTASSIER, *Sur « Énéide », IV, 436 : Virgile a-t-il écrit un vers énigmatique ?*

Le Président souligne l'unanimité quant à l'énigme du vers dans son aspect classique et déclare la discussion ouverte.

M. P. JAL se dit gêné par le sens de *cumulata* « comblée » en raison de la présence d'un complément chez Cicéron et y verrait plutôt un gallicisme. M. FORTASSIER rétorque que Virgile est Mantouan.

M. R. MARTIN demande s'il y a chez Virgile d'autres exemples d'un mot au nominatif employé devant la préposition *a*; M. FORTASSIER précise qu'il n'a pas fait la recherche.

À une question de M. J. CHOMARAT sur le sens de *a morte remittam* (on attendrait plutôt le désir de la mort), M. A. MICHEL confirme que Didon désire la mort : elle ne peut que différer sa mort ou mourir si on ne lui accorde pas sa grâce; les vers sont selon lui parfaitement clairs du point de vue de la grammaire : elle demande seulement quelques instants pour apprendre à souffrir, c'est-à-dire à mourir. M. FORTASSIER, lui, la voit plutôt attirée par la vie. M. M. POIRIER ne voit pas comment Didon pourrait convaincre sa sœur d'aller agir auprès d'Énée si elle annonçait qu'ensuite elle va mourir, et suggère de continuer la recherche sur *cumulare* et *a morte*. M. P. LAURENS observe que, du point de vue rhétorique, *dederis* à la césure et *remittam* à la fin du vers évoquent l'idée de don et de contre-don : *cumulatam* pourrait alors signifier « à usure ». M[lle] J. DANGEL se dit gênée métriquement non par l'élision mais par sa présence à cet endroit du vers avec un second hémis-

tiche sans aucune étape : il faudrait selon elle établir le nombre de ces élisions à cet endroit chez Virgile.

M. J. CHOMARAT conclut qu'il faudrait étudier tout cela à tête reposée et l'on passe à la seconde communication.

II. — M. A. MICHEL, *« Philologie et son idéal : de Cicéron à Guillaume Budé »*.

Le Président remercie M. MICHEL de cette communication très riche.

M. J.-M. ANDRÉ se réjouit de voir associer dans une grande perspective beauté, culture et recherche de la vérité. Il fait remarquer que les écrivains scientifiques comme Vitruve ont adhéré à cette république des Lettres. Par contre Sénèque critique la Philologie dans la lettre 108 où il oppose à la philosophie ouvrière de vérité la philologie artisane du détail et dans la lettre 88 où il fait référence aux *artes pueriles* quand il s'agit de situer la grammaire et la philologie. M. A. MICHEL en convient mais fait observer que dans la lettre 88 Sénèque glisse que l'on pourrait mettre ces techniques parmi les arts propédeutiques.

VII.

SÉANCE DU SAMEDI 12 NOVEMBRE 1994

Président : M. P. POUTHIER

En ouverture de séance, le Président annonce la présence du Professeur GARCIA FERNANDEZ de l'Université de Madrid et dit combien la Société est honorée de cette illustre visite. Il donne ensuite la parole à M. E. DELBEY pour la première communication.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. E. DELBEY, *Lecture du pathos dans le livre I des « Élégies » de Properce.*

Le Président remercie M. DELBEY de cette communication et affirme avoir pris plaisir à cette analyse très fine du champ lexical du *pathos* dans le premier livre de Properce. La discussion s'engage dans la salle.

M^lle^ J. DANGEL déclare avoir trouvé la communication très intéressante et observe que, *pathos* et *ethos* constituant la première différence entre Grecs et Latins, il existe peut-être une influence de possibles sources grecques et de Catulle sur la manière de traiter les *topoi*. M. DELBEY précise que pour Aristote l'*ethos* appartient à l'orateur et le *pathos* au public alors que chez Properce le *pathos* est mis en commun entre l'auteur et le public. À une question de M. A. MICHEL sur un éventuel aboutissement à une situation proprement poétique et esthétique, M. DELBEY répond que la poésie élégiaque s'oppose à l'épico-tragique en ce qu'elle donne le pas au *mouere* et renonce au *docere* comme à la *catharsis*.

M. A. MICHEL conclut qu'il ne faut pas s'arrêter à l'aspect purement psychologique ni considérer que l'élégie est faite de *topoi* purement conventionnels : les *topoi* manifestent la liberté poétique de l'esprit. On passe ensuite à la seconde communication.